THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT. 1279



LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ

OU





REVOLUTIONNAIRE.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ.

ROSALIE

ET

DORSIN,

OU

LES EFFETS DE L'AMOUR.

Comédie en trois Actes, mêlée de musique.

Par T.... VALLIER, Auteur d'*Arlequin, esclave à Bagdad.*

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT.

A RHEIMS,

Chez BRIGOT, Imprimeur-Libraire, rue de Vêle, N.° 192.

AN VIII.

ROSALIE ET DORSIN.

PERSONNAGES.

DELBOIS pere, riche négociant, nouvellement établi à Marseille.
DORSIN, amant de Rosalie.
DELBOIS fils, sous le nom de Desprez.
GASTA, Negre au service de Dorsin.
DUMONT, maître d'auberge.
FRANÇOIS, garçon d'auberge.
ROSALIE, amante de Dorsin.
ZERPHINE, jeune Créole, suivante de Rosalie.
JULIE, femme de confiance attachée à Delbois pere.
Un second garçon d'auberge.
Matelots.

La Scene se passe à Marseille.

ROSALIE
ET
DORSIN,

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

(Le théatre représente l'appartement de Delbois.)

JULIE, GASTA.

JULIE.

C'en est fait, je n'y tiens plus : je vais au plutôt sortir d'ici.

GASTA.

Qui a fait mal à vous, Mademoiselle Julie ? pourquoi vous méchante avec moi ?

JULIE.

Méchante ! point du tout ; mais je suis excédée de fatigue et d'ennui.

GASTA.

Quoi qui a fatigué vous, M.lle Julie ? vous toujours gaie, toujours gentille ; aujourd'hui en colere beaucoup : moi n'ai rien fait à vous.

JULIE.

Non ; mais le moyen d'être de bonne humeur !

Duo.

Ton maître, à chaque instant du jour,
Nous excede ici tour-à-tour :
C'est un tourment, c'est un supplice ;
On n'y tient pas.

GASTA.

C'est sans malice.
Quand il retrouve sa raison,
Li, pas plus méchant qu'un mouton.
Maître à moi pense à ce qu'il aime.

JULIE.

S'il y pense toujours de même ;
Ah pour lui quel affreux tourment !
Que je plains son égarement !

GASTA.

Pour maître à moi vous est sensible !

JULIE.

Oui ; mais il ne m'est plus possible
D'y résister.

GASTA.

Pourquoi cela ?

JULIE.

Ton maître me poursuit sans cesse.

GASTA.

Il vous poursuit ! vous, pour cela
Vouloir partir ! nous planter là !

JULIE.

Il me parle de sa tendresse,
Comme si j'étais sa maîtresse.

GASTA.

Quoi ! vous se fâche pour cela ?

JULIE.

Il me dit que c'est moi qu'il aime.

GASTA.

Pour plaire à lui, dites de même.

JULIE.

Puis après il entre en fureur ;
Il dit que j'ai fait son malheur :
Il veut me poignarder.

GASTA.

Mon maître
Pour Rose, ici, prend vous peut-être ;
Il ne sait plus ce qu'il vous dit :
Quand li méchant, li plus d'esprit.

JULIE.

S'il est ainsi, c'est bien dommage
D'être sans raison à son âge.

GASTA.

Pour maître à moi, c'est bien dommage
D'avoir plus d'esprit à son âge.

JULIE.

Mais enfin, ce mal cruel dont il est atteint a-t-il pris naissance dans ton pays, ou s'il ne lui vient que de l'avoir quittée ? depuis quatre mois qu'il

est ici, je n'ai encore pu savoir au juste la cause de ce malheur.

GASTA

Moi l'a dit à monsieur Delbois. Vous l'a pas su, M.lle Julie ?

JULIE.

J'en ai entendu parler, mais je n'ai jamais été instruite des circonstances qui ont contribué à lui faire perdre la raison.

GASTA.

Moi vais dire à vous, M.lle Julie: Maître venir dans pays à moi, pour voir monsieur Derfort.

JULIE.

Oui, celui qui est mort pendant la traversée pour venir en France.... Mais quel était-il ?

GASTA

Le maître d'une grande Caze, où y avoir des Noirs beaucoup.

JULIE.

Ah ! J'entends, le maître d'une grande habitation.

GASTA.

Oui, M.lle Julie.

JULIE.

Achevez.

GASTA.

Maître à moi amoureux beaucoup de Mademoiselle Rosalie, la fille à M. Derfort. Li était tout prêt de marier avec elle, quand tout-à-coup M.lle Rosalie s'enfuit de la maison, sans que maître à moi pût

savoir où. Moi, courir après ; moi ; pas trouver. M. Derfort partir avec maître, s'embarquer pour trouver sa fille ; li pas trouver non plus. Dans le vaisseau M. Derfort mourit de chagrin. Maître à moi, pleurer : ah ! bon Dieu ! bon Dieu ! pleurer beaucoup, M.lle Julie. Pis, li malade aussi, pis li perdre l'esprit ; pis, nous arriver ici ; pis, moi triste ; pis, voilà tout.

JULIE.

Mais cette demoiselle Rosalie n'aimait donc pas ton maître, puisqu'elle a pu se décider à le quitter si brusquement ?

GASTA.

Aimait beaucoup avant ; mais à présent, aimer pas du tout, puisqu'elle a fait mal à li.

JULIE.

Sans doute elle est jolie !

GASTA.

Oui, bien jolie.

ROMANCE.

Rose avoir pas plus de vingt ans,
Fraîche comme ici le printems ;
Grande beaucoup, taille mignone :
C'est un bijou que sa personne.
Petit Dieu qui rend amoureux,
Avoir pris caze dans ses yeux ;
Mais à maître à moi pas fidelle,
Rose à présent n'être plus belle.

II Couplet.

Rose avoir un joli menton,

Nez retroussé, petit peton,
Souris charmant, blanches quenottes;
Bras rondelets, belles menottes;
Rose toujours de bonne humeur,
De maître à moi charmait le cœur;
Mais à maître à moi pas fidelle,
Rose à présent n'être plus belle.

III Couplet.

Rose avait cœur reconnaissant,
Bon, sensible et compatissant :
Moi l'aimais, moi tout fait pour elle;
Pour la servir, moi plein de zèle;
Mais à présent son cœur plus bon :
Moi l'aime plus, moi j'ai raison :
A maître à moi n'est pas fidelle,
Rose aujourd'hui plus n'être belle.

JULIE.

Et l'on ne soupçonne pas quelle est la personne qui a pu la décider à quitter la maison paternelle ?

GASTA.

Ah ! que si; moi savoir bien. Un grand Monsieur blanc et amoureux beaucoup de M.lle Rosalie, et du pays à vous.

JULIE.

Un Français !

GASTA.

Un Français, oui; M. Desprez li emmener avec M.lle Rosalie ma petite Zerphine.

JULIE.

Ta maîtresse sans doute ?

GASTA.

Oui.

JULIE.

Jolie aussi ?

GASTA.

Jolie beaucoup.

JULIE.

Noire sans doute ?

GASTA.

Non pas noire, jolie Créole. Moi élevé avec elle. Mere à moi avoir nourri tout petit comme ça. M. Derfort garder pour servir sa fille.

JULIE.

J'entends : c'est dommage, vous eussiez fait un couple charmant. Mais ton maître connait-il ce monsieur Desprez ?

GASTA.

Connaître beaucoup. Li commis chez M. Derfort ; li bon ami à maître à moi.

JULIE.

En ce cas, c'est une trahison.

GASTA.

Oui ; li traître beaucoup, li méchant ; mais j'entends mon maître : adieu, M.lle Julie.

JULIE.

Adieu, Gasta.

GASTA (revenant sur ses pas.)

Vous pas quitter nous ? vous pas partir ? pas vrai ?

JULIE.

Non, mon ami.

GASTA.

Ah ! bon, tant mieux. Moi aimer vous tout plein.
(Il sort.)

SCENE II.

JULIE (seule.)

Ce pauvre garçon, comme il aime son maître ! Le récit qu'il m'a fait dans son langage m'a presque attendrie jusqu'aux larmes. Ce que c'est pourtant que l'amour ! voyez à quoi il nous expose ! Croirait-on que ce bonheur chimérique après lequel on court presque toujours vainement, peut, au moment où l'on s'y attend le moins, nous priver de notre raison ? En vérité, d'après ces belles réflexions, toute femme devrait faire serment de ne jamais aimer.... Mais doucement, j'oublie que fille de quinze ans n'est pas maîtresse de s'en empêcher, et qu'il faut, tôt ou tard, en venir là.

COUPLETS.

L'Amour à gentille fillette
Promet plaisir, bonheur constant ;
Il la séduit, et la pauvrette,
En l'écoutant, fait son tourment.
Hélas ! hélas ! c'est grand dommage,
Lorsqu'on aime bien tendrement,
De sa raison perdre l'usage,
Et souvent pour un inconstant.

SECOND.

Lorsque ce dieu fait dans notre ame

Régner un traître, un séducteur,
Il semble redoubler la flamme
Qui brûle en nous pour ce trompeur.
Si fille cesse d'être sage,
C'est toujours pour un inconstant.
En vérité, c'est bien dommage
De ne pouvoir faire autrement.

Mais voici notre fou; comme il a l'air agité !

SCENE III.

JULIE, GASTA, DORSIN.

(Dorsin entre l'air sombre, le regard fixe ; ses cheveux sont sans poudre : il se promene quelque tems sans parler, se jette ensuite dans un fauteuil, comme accablé par sa douleur.)

DORSIN.

Gasta ?

GASTA.

Quoi vous veux, maître ?

DORSIN.

Vas, cours à la poste; qu'on m'amene des chevaux : je veux partir.

GASTA.

Où vous allez ?

DORSIN.

Au Cap.

GASTA.

Par le poste ?

DORSIN.

Oui.

GASTA.

Vous pas besoin. Vous venir avec moi jusqu'au port ; nous partir de suite dans le vaisseau.

DORSIN.

Non, non, prends des chevaux, nous irons plus vîte.

JULIE.

Des chevaux pour le conduire en Amérique ! le tour seroit nouveau.

DORSIN (à Gasta.)

Vas donc.

GASTA.

Les chevals pas pouvoir courir juqu'au pays à moi.

DORSIN.

Oui, je la verrai, je lui dirai.... (Appercevant Julie.) Dieu ! c'est elle ! c'est lui ! c'est son ravisseur ! (à Gasta) Barbare ! viens-tu pour insulter à ma douleur ? il faut qu'à l'instant....

GASTA.

Li connais pas moi....

DORSIN.

Mais quelle est cette troupe nombreuse qui semble les dérober à ma vue ? Ce sont des sauvages, des barbares : des barbares ! ... Ils le sont moins que toi, femme cruelle ! Par pitié pour ma douleur, par les dieux que vous servez, peuples sauvages, qui que vous soyez ; par tout ce qui vous est cher au monde, rendez-moi ma Rosalie ! .... Mais que vois-je ? ils l'entraînent.... Desprez à leur tête. Le

perfide va l'immoler à sa fureur... Arrêtez... Dieux!... (il tombe absorbé dans un fauteuil, les bras étendus sur une table.)

JULIE.

Quel état, grand dieu!

GASTA.

Mon bon maître!

DORSIN

(Revenant à lui, et les regardant d'un œil égaré.)

Qui me parle? Où suis-je? Qu'ai-je vu?.... Ah! c'est toi, Gasta? (à demie voix, avec beaucoup d'expression.) Eh bien! le perfide Desprez n'existe plus. Cette main vient de plonger le poignard dans son sein. Rosalie est en ma puissance.... Conçois-tu mon bonheur? (montrant Julie.) La voilà, la voilà: que ses traits sont changés! mon œil a peine à les reconnaître, et mon cœur... mon cœur... ne peut se livrer aux transports que sa vue devrait me faire éprouver. (à Julie.) Est-ce vous, Rosalie? Daignez me rassurer... Dessillez mes yeux; pardonnez à mon égarement.... Vous ne répondez pas?

SCENE IV.

DORSIN, JULIE, GASTA, DELBOIS.

DORSIN (allant au-devant de M. Delbois.)

Ah! vous voilà, mon ami: félicitez-moi, je l'ai retrouvée.

DELBOIS.

Qui?

DORSIN.

Ma chere Rosalie... Vous ne savez donc pas !... (d'un air mystérieux) Elle est maintenant dans l'habitation de son pere ; c'est lui qui la garde ; ses Negres ont couru après le ravisseur : s'ils l'attrapent, nous partons à l'instant pour la France.

DELBOIS.

Pour la France ? quel égarement !

JULIE.

Il se croit en Amérique.

DORSIN à DELBOIS.

Vous viendrez avec nous ; nous partirons tous, moi, ma Rosalie, son pere ; le perfide Desprez nous suivra dans notre patrie, lié, garotté, chargé de fers : arrivés au premier port français, je le livre à toute la rigueur des loix ; alors plus d'obstacles à mon bonheur.

QUATUOR.

DORSIN.

Près de ma chere Rosalie
Je vais bientôt passer ma vie :
Son pere, sensible à mes feux,
Va mettre le comble à mes vœux.

JULIE.

Son pere, hélas ! quel trouble extrême !
Il ne sait plus qu'à ses yeux même,
Dans ses bras l'inflexible mort
A terminé son triste sort.

Je veux qu'il partage sans cesse
Notre bonheur, notre tendresse ;
Qu'il retrouve avec ses enfans,
Plaisir, gaieté dans ses vieux ans.
Toujours près de celle que j'aime,
Je jouirai du bien suprême.

DELBOIS.

Toujours près de celle qu'il aime !

GASTA.

Li pu sentir ce bien suprême.

DORSIN.

Rien ne s'oppose à mon bonheur,
Puisque je regne sur son cœur.

Ensemble.

Il compte régner sur son cœur.
Rien ne dissipe son erreur.

DORSIN.

Mais Desprez ! Que me fait ce traître ?
Si Rosalie, hélas ! .... peut-être ....
L'ingrate, en s'éloignant de moi,
A ce monstre a donné sa foi.
De crainte et d'effroi je frissonne...
L'espoir que j'avais, m'abandonne.
L'horreur de cette trahison,
Je le sens, trouble ma raison.

Ensemble.

L'horreur de cette trahison
Pour jamais trouble sa raison.

DORSIN.

O vous que mon sort intéresse ;
Vous qui partagez ma tristesse ,
Mes amis, voyez ma douleur ;
Par pitié percez-moi le cœur.
(Il tombe accablé.)

JULIE.

Son état me perce le cœur :
Pour lui quelle affreuse douleur !

GASTA.

Maître à moi déchire mon cœur ;
Moi ressens sa vive douleur.

DELBOIS.

Son état déchire le cœur :
On ne tient pas à sa douleur.....
Mais il ne peut plus nous entendre ;
Sur ses yeux il vient de s'étendre
Un voile affreux.....

JULIE.

Quel triste sort !

DORSIN (*assoupi.*)

Par pitié donnez-moi la mort.

JULIE.

Il rêve.

DORSIN (*toujours endormi.*)

Rose est infidelle.

DELBOIS.

Hélas ! cette douleur cruelle

Le poursuit même en sommeillant.

JULIE.

Il paraît tranquille à présent,

GASTA.

Li dormir, li rester plus calme ;
Moi, content beaucoup dans mon ame.
Li dort, li n'est plus malheureux.

Trio en sourdine.

Sommeil, appésantis ses yeux ;
Viens rendre le calme à son ame :
Éteins cette brûlante flâme
Qui consume son jeune cœur....
Sommeil, viens le rendre au bonheur.

JULIE.

Mais il s'éveille.... Ses yeux n'ont rien de sombre, ni de méchant ; il sourit.

DELBOIS.

Sans doute quelque idée agréable occupe son esprit.

DORSIN (*calme et tranquille.*)

Ah ! c'est vous, monsieur Delbois ?

DELBOIS (à Julie.)

Il me reconnaît. (à Dorsin.) Oui, je venais voir comment vous vous trouvez aujourd'hui.

DORSIN.

Assez bien. J'ai dormi : ma tête est moins embarrassée ; mais je veux partir absolument.

DELBOIS.

Pourquoi partir ? restez ici : ma maison est la

vôtre ; vous pouvez en disposer.

DORSIN.

Vous avez trop de bonté ; je dois vous être à charge, je le sens.

DELBOIS.

Point du tout.

DORSIN.

Pardonnez-moi. Le mal affreux dont je suis tourmenté, mes chagrins, mon état....

DELBOIS.

Votre état nous afflige et nous intéresse, mais il changera.

DORSIN.

Non : jamais, jamais. Mon mal est là ; (il montra sa tête.) mais plus encore là. (montrant son cœur.) Depuis que j'ai perdu ce que j'aime ; depuis la mort de l'infortuné Derfort, je n'ai pas eu un instant de repos, et j'ai fait partager mes ennuis à tous ceux qui m'ont approché. Je suis bien malheureux !

DELBOIS.

Cela se dissipera.

DORSIN.

Je ne le crois pas.

DELBOIS.

Ne voudriez-vous pas prendre l'air un moment ?

DORSIN.

Oui ; je vais faire un tour de jardin.

DELBOIS.

Voulez-vous que je vous accompagne ?

DORSIN.

Non, je veux être seul. (Il fait une fausse sortie.)

DELBOIS (à Gasta.)

Suis le.

GASTA.

Moi, pas quitter li.

DORSIN (revenant sur ses pas.)

A propos, pendant mon absence, s'il vous vient quelques nouvelles, faites-m'en part, je vous en prie. Ecrivez-moi, ou bien, non : faites monter un de vos gens à cheval, et envoyez-le moi tout-de-suite.

JULIE.

Au Jardin ?

DORSIN.

Et non, à Paris. Ne faut-il pas que je me trouve au lever du ministre ?

DELBOIS.

Pourquoi donc ?

DORSIN.

Pour demander justice d'un cruel ravisseur, pour retrouver tout ce que j'aime.

DELBOIS.

Mais le trajet est long d'ici à Paris.

JULIE (à Delbois.)

Il se croit près de cette grande ville.

GASTA.

Vous pas penser, maître, que vous êtes à Marseille.

DORSIN.

Oui, oui, nous passerons par Marseille ; nous irons la trouver, elle, toi, moi.... Mais, adieu, adieu. (Il sort avec Gasta.)

SCENE V.

JULIE, DELBOIS.

JULIE.

Sa raison s'égare encore.

DELBOIS.

Il est bien malheureux.... Et moi ! et moi : ah grands Dieux !

JULIE.

Mais en effet, depuis l'instant où ce Capitaine qui a conduit ici M. Dorsin, vous a remis une lettre, je ne vous trouve plus le même. Il semble que la douleur que vous avez eue de perdre madame, se renouvelle et s'augmente à chaque instant.

DELBOIS.

Il est vrai. Cette lettre écrite par Derfort, dans ses derniers momens, et dans laquelle il me recommande le jeune Dorsin, contient des détails que je ne me puis rappeller qu'avec douleur. Ah ma pauvre Julie ! tu ne soupçonnes pas combien je suis malheureux ? Cette Rosalie, seule et unique cause de l'égarement de Dorsin, est ma fille.

JULIE.

Votre fille ?

DELBOIS.

Hélas ! oui.

JULIE.

Mais comment se peut-il ? votre épouse ne m'en a jamais parlé.

DELBOIS.

Elle ne le pouvait pas, puisqu'elle a toujours ignorée l'existence de cette chere et malheureuse enfant. Ce discours a lieu de te surprendre; mais je vais te mettre au fait. L'amitié que mon épouse a conservée pour toi jusqu'au dernier moment de sa vie; les soins que tu as pris de ma maison depuis que la mort me l'a enlevée; l'intérêt que tu prends à tout ce qui me regarde, m'engage envers toi à la plus vive réconnaissance. Je te dois toute ma confiance, et je vais te la donner entierement.

JULIE.

Je tâcherai, par mon attachement, de m'en rendre digne et de la mériter.

DELBOIS.

Ecoute et juge s'il est possible d'être plus malheureux. Fils d'un pere opulent, et qui prisait plus la fortune que le mérite personnel, je fus, dès mon enfance, destiné à devenir l'époux d'une riche héritiere, dont le pere était commerçant, ainsi que le mien. Nous nous voyions souvent; mais nos caracteres, loin de sympathiser ensemble, nous firent regarder l'un et l'autre comme deux victimes que l'on sacrifiait à l'intérêt. Nous nous consultâmes tous deux : nous nous expliquâmes à ce sujet; et, d'un commun accord, nous nous promîmes de tout employer pour rompre l'union projettée par nos parens.

JULIE.

Et vous fites très-bien. Rien n'est plus triste, selon moi, que ces mariages où le cœur n'a nulle part, et dont l'intérêt seul fait tous les frais.

DELBOIS.

Dans cet intervalle, je liai connaissance avec Derfort qui m'introduisit chez son pere; j'y vis sa sœur, et ne pus m'empêcher de l'aimer. Je ne fus pas long-tems à m'appercevoir que j'avais fait sur son cœur la même impression qu'elle avait faite sur le mien. J'en parlai à mon pere qui, sachant que monsieur Derfort ne jouissait que d'une fortune très-modique, dont il soutenait une famille nombreuse, me défendit d'y jamais penser. Cette défense ne fit qu'irriter le desir que nous avions de nous voir.

JULIE.

Je le crois facilement.

DELBOIS.

Derfort fils était dans nos intérêts. Il devait, dans ce tems, passer en Amérique, pour y voir un oncle dont la fortune était immense; et il fut le premier à nous faire entrevoir qu'un hymen secret pouvait lever tous les obstacles qui s'opposaient à notre bonheur. Son projet fut exécuté avant son départ. Quelque tems après, ma femme m'apprit qu'elle portait dans son sein le fruit de notre amour mutuel; elle exigea de moi d'en faire part à mon pere, croyant l'attendrir et obtenir son consentement. Je le fis; mais vainement. Mon pere irrité me défendit de paraître à ses yeux. Mon épouse alarmée

et craignant la colere dn sien, prit le parti de s'expatrier et d'aller rejoindre son frere, seul auteur de sa honte et de mon désespoir. Elle eut soin de me cacher ce cruel dessein, et ce ne fut que six mois après que je sus, par une lettre que m'écrivit Derfort, que la mort me l'avait enlevée, en donnant le jour à cette malheureuse enfant que le sort vient de me ravir, et que je ne verrai peut-être jamais.

JULIE.

Que je vous plains ! Combien vous avez du souffrir ! Mais comment n'avez-vous pas fait tous vos efforts pour avoir votre fille près de vous ?

DELBOIS.

Sa délicatesse, la foiblesse de son age, mon mariage avec la femme que tu m'as connue, furent des obstacles qui m'empêcherent de satisfaire au desir que j'avais de la voir. J'en recevais souvent des nouvelles. Derfort me marquait qu'il ne se marierait jamais, si le ciel la lui conservait, qu'elle serait l'unique héritiere de ses biens qui pour lors étaient considérables par la mort de cet oncle dont il avait lui-même hérité. Son dessein était de ne me faire connaître à ma fille, que lorsqu'il aurait trouvé à l'établir avantageusement. Ce moment était venu. Témoin de l'amour que Dorsin avait pour elle, il m'écrivit de prendre sur ce jeune homme toutes les informations nécessaires, relatives à sa famille ainsi qu'à sa fortune. J'appris avec plaisir que son alliance ne pouvait que m'honorer. Tout était prêt, lorsque Rosalie fut enlevée.

JULIE.

Eh ! mais vous eutes encore un fils de votre derniere femme ?

DELBOIS.

C'était toute ma consolation, mais il disparut environ deux ans avant que tu ne fusses dans cette maison ; et depuis ce tems, malgré toutes mes perquisitions, nous n'en avons jamais eu de nouvelles. Cette perte n'a pas peu contribué à la mort de sa mere. C'est d'après ces vaines recherches, qne nous prîmes le parti d'abandonner la Capitale, pour venir nous établir dans cette ville.... Hélas ! ....

ARIETTE.

J'ai tout perdu, j'ai perdu mes enfans ;
La mort m'enleve une épouse fidelle :
Tout m'abandonne au déclin de mes ans ;
Je n'ai plus rien que ma douleur mortelle.
Dans mon malheur je crois voir chaque jour,
Et mes enfans et ma femme mourante.
Tout me rappelle, en ce triste séjour,
Les derniers mots de sa bouche expirante.

Récitatif.

Ah ! mon ami, veillez sur cet enfant
Que le trépas va priver de sa mere :
Vivez pour lui, vivez jusqu'au moment
Qui doit le rendre aux vœux d'un tendre pere.

ARIETTE.

Vœux superflus ! j'ai perdu mes enfans ;
De voir mon fils je n'ai plus d'espérance :

Il ne me reste, au déclin de mes ans,
Que la douleur de pleurer son absence.

JULIE.

Il ne faut pas désespérer. Le ciel peut les rendre à vos vœux.

DELBOIS.

Ah Julie ! ils sont perdus pour moi !

SCENE VI.

GASTA, JULIE, DELBOIS.

Trio.

GASTA (accourant.)

O ciel ! ô ciel ! Monsieur ! mon maître.....

DELBOIS.

Eh bien ! ton maître ?

JULIE.

Achevez donc.

GASTA.

Moi, trouver plus.

DELBOIS.

Où peut-il être ?

GASTA.

Moi chercher par tout la maison ;
Moi pas trouver. Li par la porte
Qui conduit dehors le jardin,
Dans la fureur qui le transporte,
Sans doute a pris le grand chemin.

JULIE.

Pourquoi l'avoir quitté ?

GASTA.

Li même
M'a dit : Gasta, vas promptement
Cueillir bouquet, au moment même,
Vas-t-en de ma part, à l'instant,
Le porter à celle que j'aime,
A ma chere Julie:

JULIE.

A moi ?

GASTA.

A vous, mam'selle. Et moi, ben vîte
Cueillir ces fleurs, et sur ma foi,
Moi courir pour donner tout d' suite.
Li, pendant j'ai cueilli bouquet,
S'est sauvé : voilà tout.

DELBOIS.

Silence.
Finis ton importun caquet ;
Cours après lui, fais diligence.

JULIE.

Il faut montrer ta vigilance,
Cours après lui, fais diligence.

GASTA.

Moi savoir pas où, sur ma foi,
Je pourrais trouver maître à moi.

DELBOIS.

Crains, si tu ne fais diligence,
D'éprouver ma juste vengeance. (Ils sortent.)

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

(Le théâtre représente une salle d'auberge. Au lever du rideau, on voit plusieurs Matelots occupés à boire et à chanter.)

Chœur des Matelots.

Chantons le vin, chantons l'amour ;
Tous deux font naître la tendresse :
Bacchus et l'Amour, tour-à-tour,
Bannissent les maux, la tristesse.
Le vent, sur la mer en courroux,
Loin de ces climats, fait ravage.
Jouissons du bien le plus doux ;
Buvons, chantons sur ce rivage.

SCENE II.

Dumont, un garçon d'auberge, les Matelots, et ensuite Zerphine, Desprez, Rosalie.

DUMONT.

Qui vous a mis ici ? Et pourquoi tout ce train ?

Un Matelot.

Eh pargué ! c'est votre garçon. Fallait-il nous donner à boire dans la rue ?

DUMONT.

Non ; mais on pouvait vous placer ailleurs. Cette salle-ci n'est destinée qu'à recevoir ceux qui font de la dépense. Voici du monde qui m'arrive : passez dans le cabinet qui est près de la cuisine.

Le Matelot.

Oh ! ça nous est égal, pourvu que vous nous donniez du vin.

DUMONT.

On vous en portera. (*Les Matelots sortent.*) (Au garçon.) Vous, rangez cette table ; dépêchez-vous. Les voici ; et sur-tout si l'on vous demande du vin de Champagne, n'oubliez pas de donner de celui que j'ai fait ce matin ; il est dans le petit caveau à gauche, entendez-vous ?

Le Garçon.

Cela suffit.

DUMONT.

Il faut un peu tromper. Si je leur en donnais du naturel, ils ne le trouveraient pas bon, et j'y gagnerais moins ; et puis, que diraient mes confreres ? Ah ! il ne faut pas gâter le métier.... Mais voici ce monsieur et cette dame.

DESPREZ.

Est-ce ici que vous comptez nous mettre, monsieur l'hôte ?

DUMONT.

Il y a plusieurs appartemens. Monsieur pourra choisir ; mais vous pouvez vous reposer ici en attendant le diner.... Madame veut-elle se rafraîchir?

ROSALIE.

Je vous remercie, je n'ai besoin de rien.

DESPREZ.

Vous avez, dites-vous, plusieurs appartemens ?

DUMONT.

Oui, monsieur.

DESPREZ.

Donnez à madame le plus propre et le plus commode.

DUMONT.

Si Madame veut m'en croire, elle prendra celui qui tient à ce salon; et c'est sans contredit le plus propre de la maison.

DESPREZ.

Il suffit; laissez-nous. (*Dumont sort.*)

SCENE III.

ROSALIE, ZERPHINE, DESPREZ.

Pendant toute cette scene, le garçon d'auberge et Zerphine s'occupent à porter plusieurs malles et paquets qu'ils rentrent dans l'appartement destiné à Rosalie.

DESPREZ.

J'espere que l'aimable Rosalie voudra bien rompre ce silence obstiné qu'elle a gardé pendant la traversée, et me dire en quoi je puis lui être agréable.

ROSALIE.

En rien, Monsieur.

DESPREZ.

Quoi! toujours de l'humeur? Depuis six mois que que vous êtes en mon pouvoir, j'ai bien voulu passer sur les chagrins qu'a pu vous causer l'éloignement de votre patrie; mais à présent que rien ne s'oppose à votre félicité, reprenez cette aimable gaieté, livrez-

vous à la joie que doit vous inspirer le plus beau pays de l'Europe.

ROSALIE.

A la joie ! moi ! non, jamais.

DESPREZ.

Rosalie ! vous pleurez ? Ne cesserai-je jamais de paraître coupable à vos yeux ? Ai-je donc pour toujours perdu l'estime dont vous m'honoriez lorsque vous étiez chez votre pere ?

ROSALIE.

Pour toujours, Monsieur.... Cependant une seule chose peut vous la rendre.

DESPREZ.

Parlez : que faut-il faire ?

ROSALIE.

Me rendre à ma patrie. Souffrez que je retourne dans les bras d'un pere que mon absence fait mourir de chagrin. Il n'est pas qu'on ne puisse trouver sur ce port quelques navires prêts à faire voile pour l'Amérique. Soyez assez généreux pour me rendre à Dorsin, à mon époux : il devait l'être ; il était votre ami, vous l'avez trahi, et c'est un crime que vous ne pouvez effacer, qu'en cessant de tourmenter un cœur qui ne peut être à vous.

DESPREZ.

Qui ne peut être à moi ? Et vous voulez, femme injuste et cruelle, que je céde à vos instances, que je vous rende au rival odieux que j'abhorre ?.... Non.

ARIETTE qui finit en Trio.

Plutôt perdre cent fois la vie
Que d'accomplir votre dessein.
Non, jamais, jamais, Rosalie,
Vous ne devez revoir Dorsin.
Oubliez, s'il est possible,
Qu'il devait être votre époux :
Soyez généreuse et sensible ;
Jouissez du sort le plus doux.
Calmez cette rigueur extrême ;
Daignez répondre à mon ardeur,
Ou voyez celui qui vous aime
Mourir à vos pieds de douleur.

(Il tombe aux pieds de Rosalie.)

ROSALIE.

Relevez-vous.

DESPREZ.

Non, non, cruelle !
Je veux de ma douleur mortelle
Expirer à vos yeux.

ROSALIE.

Hélas !
Desprez, vous voulez mon trépas !

DESPREZ.

Je veux, dans l'ardeur qui me presse,
Vous faire éprouver ma tendresse.

ROSALIE.

A Dorsin j'ai donné ma foi ;
Je l'aime : il a des droits sur moi.

Faut-il qu'infidelle et volage,
Je brise le nœud qui m'engage ?
Plutôt mourir. Jamais mon cœur
Ne peut partager votre ardeur.

ZERPHINE.

Prendre pitié de Rosalie.

ROSALIE.

Rendez-nous à notre patrie.

DESPREZ.

Non, non, jamais; votre destin
Vous force à recevoir ma main.

ROSALIE.

Ah ! grands dieux ! quelle barbarie !
Arrachez-moi plutôt la vie.

ZERPHINE.

Vous venir dans notre patrie;
Vous fais malheur à Rosalie.

DESPREZ.

C'en est fait : jamais Rosalie
Ne doit songer à sa patrie.

ROSALIE.

Rester ici ! Dieux quel malheur !
Ah ! je succombe à ma douleur.

ZERPHINE (pleurant.)

Ah ! hi... hi... ah quelle douleur !
C'est vous qui cause son malheur.

DESPREZ.

Rien ne peut vaincre sa froideur :
Il n'est plus pour moi de bonheur.

Puisque rien ne peut vous fléchir, je n'insisterai plus; je veux même respecter jusqu'à votre rigueur. Demain, nous partirons pour Paris. La maison de mon pere deviendra votre asyle; c'est dans les bras d'une mere tendre et sensible, que je vais vous remettre en arrivant. J'ose attendre tout de son amitié; et c'est d'après celle qu'elle pourra vous inspirer, que je compte obtenir de vous l'aveu de mon bonheur. Je vais tout préparer pour le départ. Je sors un instant, et reviens pour ne vous plus quitter. (*Il sort.*)

SCENE IV.

ROSALIE, ZERPHINE.

ROSALIE.

Que je suis malheureuse !

ZERPHINE.

Vous pleurez, Maîtresse ! Si vous veux croire moi, vous partir pendant monsieur Desprez n'y est pas.

ROSALIE.

Que veux-tu que je fasse, seule et dans un pays que je ne connais pas ?

ZERPHINE.

Vous, pas peur; moi vas par-tout avec vous. Moi parler à Capitaine. Nous bientôt à bord. Nous partir...:

ROSALIE.

Mais nous sommes sans passe-ports.

ZERPHINE.

Vous pas besoin. Moi dis que vous êtes la fille à

monsieur Derfort : nous passer tout de suite : vous venir voir monsieur Dorsin, moi trouver Gasta. Bon Dieu ! bon Dieu ! comme moi va baiser li ! Et monsieur Dorsin combien li ben aise de vous voir !

ROSALIE.

Hélas ! comment oserais-je paraître devant lui ? Et comment soutenir les regards d'un pere irrité ? Je ne suis pas coupable, mais les apparences sont contre moi. Dorsin me croit infidelle ; il ne m'aime plus, et mon pere m'abandonne.

ZERPHINE.

Moi suis sûre que monsieur Dorsin aime toujours vous.

ROSALIE.

S'il m'aimait encore, aurait-il hésité un seul instant à répondre à la lettre que j'ai fait passer à mon pere, malgré les précautions de Desprez ? N'as-tu pas trouvé toi-même le moyen d'en remettre une à son adresse à ce Capitaine qui partait pour Saint-Domingue ; et pendant ces quatre mois que nous avons passés à Cadix, n'a-t-il pas eu tout le tems nécessaire pour nous tirer des mains de notre ravisseur ?

ZERPHINE.

Peut-être que ce capitaine a fait naufrage. Monsieur Dorsin n'a pas reçu lettre à vous.

ROSALIE.

S'il ne l'a pas reçue, il me croit indigne de lui, et ne se rappelle sans doute de moi que pour me mépriser. Zerphine, je suis bien malheureuse !

ARIETTE.

Si Dorsin me croit infidelle,
Comment détruire son erreur ?
Peut-il de ma peine cruelle,
Loin de moi, connaître l'horreur ?
Sans doute il croit que je partage
De Desprez la coupable ardeur :
Il ne sait pas que son image
N'a pu s'effacer de mon cœur.

(On entend dans la coulisse des éclats de rire.)

ROSALIE.

Mais qu'entends-je ? Quels sont ces éclats ?

ZERPHINE.

Rentrez, Maîtresse : moi va voir.

(Rosalie rentre dans le cabinet qui tient au salon.)

SCENE V.

Dorsin, Dumont, Zerphine, plusieurs Matelots, Rosalie dans le cabinet.

LES MATELOTS (riant.)

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

DUMONT.

Laissez-le donc tranquille ? Vous voyez bien que cet homme a l'esprit dérangé. Mais comment est-il entré ici ?

UN MATELOT.

C'est nous qui l'y avons conduit par l'ordre de notre Capitaine : il est venu à bord ; il voulait partir, il

renversait toutes nos manœuvres. Le Capitaine ne le connaissant pas, nous a dit de le conduire à l'auberge. Nous l'avons amené chez vous.

DUMONT.

Vous avez bien fait. (à part.) Il m'a l'air d'un homme comme il faut; ça doit appartenir à quelqu'un de riche. En le recevant chez moi, je ne puis qu'en être bien récompensé. (à Dorsin.) Reposez-vous, monsieur.

DORSIN (à l'hôte.)

Je vous remercie, mon brave gentilhomme.

DUMONT.

Moi, gentilhomme !

DORSIN.

Grace à votre valeur, nos ennemis sont rendus.

DUMONT.

A ma valeur !

ZERPHINE (reconnaissant Dorsin.)

Ah ! bon Dieu ! bon Dieu ! c'est li, maîtresse, maîtresse.

DUMONT.

Eh bien ! qu'a-t-elle ? Est-elle folle aussi ?

ROSALIE (sortant du cabinet.)

Mais quels sont ces cris ! Que me veux-tu ?

ZERPHINE.

Tenez, tenez, vous voir : c'est li, c'est li.

ROSALIE.

(Appercevant Dorsin, elle jette un cri, et tombe évanouie dans les bras de Zerphine.)

Dorsin ! Dieux !

DORSIN.

Quels sons ai-je entendu ? (appercevant Rosalie.) Une femme ! Ces barbares auraient-ils voulu attenter à ses jours ? (à Dumont.) Généreux étranger, unissez-vous à moi, pour punir ces perfides.... Ne craignez rien, Madame.

ZERPHINE.

Monsieur Dorsin ?....

DORSIN.

Qui me nomme ?

ZERPHINE.

C'est moi, c'est Zerphine, c'est Rosalie.

DORSIN.

Rosalie !... (avec le plus grand sang-froid.) Non, non, Rosalie n'est plus ; elle n'existe plus pour moi.

ROSALIE.

Il ne me reconnait pas.

ARIETTE qui finit en morceau d'ensemble.

Dorsin, c'est moi, c'est Rosalie ;
C'est ta tendre et fidelle amie
Que le Ciel rend à ton amour.
Entends ma voix, et que ce jour
Soit le plus beau de notre vie.
Bannis l'affreuse jalousie :
Tu régnas toujours sur mon cœur.
Oublions tout, viens.

DORSIN, (sans connaître Rosalie.)

Quel bonheur
D'avoir pu vous rendre service !

Bientôt, par un affreux supplice,
Le traître qui vous poursuivait;
Va périr.

(*A Dumont qu'il prend par les côtes.*)

Oui, de ton forfait
Reçois le prix.

DUMONT.

Monsieur, de grace;
Ce n'est pas moi....

DORSIN.

De ton audace
Il faut, à l'instant, que ce bras
La venge ici par ton trépas.

DUMONT.

Je suis ce brave gentilhomme
Qui tantôt....

DORSIN.

Oui ?

DUMONT.

Foi d'honnête homme !
Cet étranger si généreux
Qui vous servit si bien.

DORSIN.

Tant mieux.
Que votre valeur me séconde.
Je vais rassembler tout mon monde :
Partons.

ROSALIE.

Dorsin ?

ZERPHINE.

Monsieur Dorsin ?

DORSIN.

Ne craignez rien. Votre destin
Est assuré ; soyez tranquille,
Je vais vous chercher un asile.
Calmez, calmez votre frayeur :
Dorsin répond de votre vie ;
Il veut vous rendre au bonheur.

ROSALIE.

Quoi ! méconnaître Rosalie !
Devais-je le croire ? Ah Dorsin,
Desprez serait moins inhumain !

DORSIN.

Desprez ! que dites-vous, Madame ?
Quoi ! vous connaissez cet infâme ?

DUMONT (à Rosalie.)

Cet homme a perdu la raison ;
Il est fou.

DORSIN.

Quelle trahison !
Il m'a privé de Rosalie ;
Il veut vous arracher la vie :
Mais bientôt ma juste fureur
Va vous venger de ce trompeur.

ROSALIE.

Zerphine !

ZERPHINE.

Ma bonne Maîtresse !

ROSALIE.

Le sort me poursuit donc sans cesse ?

Je vois Dorsin ; et tout me dit
Que Dorsin a perdu l'esprit.

Le Chœur.

On voit, au trouble qui l'oppresse,
Que cette Dame est sa maîtresse.
Oui, c'est l'amour, sans contredit,
Qui trouble à présent son esprit.

(Dorsin sort à la fin du Chœur. Les matelots le suivent.)

SCENE VI.

Rosalie, Dumont, Zerphine, un Garçon d'auberge.

ROSALIE.

Il me quitte sans me parler, sans me reconnaître. Où va-t-il ?

DUMONT.

Je ne sais ; mais s'il vous intéresse, je vais faire veiller sur lui.

ROSALIE.

S'il m'intéresse ? Dieux ! Oui, monsieur. Je vous prie qu'on ne le quitte, qu'on sache....

DUMONT.

Il suffit. (Au garcon.) Courez après lui ; conduisez-le dans le salon qui donne sur le jardin. (*Le garçon sort.*) (A Rosalie.) Selon ce que j'ai pu voir, ce monsieur vous est bien connu. Son état me fait peine.

ROSALIE.

Ah ! monsieur, vous paraissez compatissant. Si

votre cœur est sensible, ne me refusez pas la grace que je vous demande.

DUMONT.

Parlez, madame, je suis ici pour vous servir.

ROSALIE.

Le malheureux jeune homme que vous venez de voir, devait être mon époux. Celui qui m'a conduit chez vous, m'a enlevée de chez mon pere à l'instant où l'himen allait serrer les nœuds les plus saints et les plus desirés. Le vaisseau sur lequel on m'a embarquée faisait voile vers l'Espagne. Cadix fut l'endroit que choisit mon ravisseur pour se rendre maître de ma personne ; mais malgré ses prieres et ses larmes, fidelle à mon devoir, à mon amant, j'ai conservé mon innocence. Je suis encore digne de Dorsin.... Je le retrouve.... Je voudrais....

DUMONT (l'interrompant.)

Je vous entends.... Echapper à votre ravisseur.

ZERPHINE.

Oui : vous cachez-nous, pour que M. Desprez puisse pas trouver maîtresse.

DUMONT.

Votre sort m'intéresse. Je vais prévenir ma femme, et ce soir....

GASTA (dans la coulisse.)

Moi viens voir li ici ; moi suis sûr que li est ici.

DUMONT.

J'entends du bruit. Rentrez dans ce cabinet : je

vais revenir. (Il sort par une porte opposée à celle où Gasta doit entrer.)

SCENE VII.

Zerphine dans le cabinet, Gasta, le garçon d'auberge.

LE GARÇON (entrant avec Gasta.)

Vous voyez bien qu'il n'y a personne.

GASTA.

Moi veux attendre ici. Moi suis sûr qu'il est dans la maison.

LE GARÇON.

Eh bien ! attendez. (Appercevant Zerphine qui sort du cabinet.) Eh ! tenez, en attendant, vous pouvez entrer en pays de connaissance : voici une petite blonde qui n'est sûrement pas éloignée de votre canton. (*Il sort.*)

GASTA (apperçevant Zerphine.)

Eh quoi ! j'ai vu donc ? bon Dieu ! pardonnez à moi : c'est Zerphine !

ZERPHINE.

C'est Gasta !

GASTA.

Où qu'avez donc été courir, Maron ?

ZERPHINE.

Moi pas courir, Maron ; moi suivre maîtresse ; moi venir ici avec mam'selle Rosalie.

GASTA.

Tout de bon ? Vous ment pas ?

ZERPHINE.

Non, ma foi, moi pas mentir.

GASTA.

Vous venir avec mam'selle Rosalie ?

ZERPHNIE.

Oui.

GASTA.

Tant pis. Moi l'aime plus.

ZERPHINE.

Pourquoi donc ça vous plus aimer maîtresse ?

GASTA.

Mam'selle Rosalie pas sage; fait perdre raison à maître à moi.

ZERPHINE.

Maîtresse à moi aimer pas du tout M. Desprez. C'est li qui a emmené nous par force.

GASTA.

Ben vrai ?

ZERPHINE.

Ma foi.

GASTA.

Ah quel plaisir ! (Il embrasse Zerphine.) Moi vais chercher maître.

ZERPHINE.

Toi pas chercher long-temps M. Dorsin ici.

GASTA.

Moi croyais ben; moi avoir couri tout plein, moi demander : un matelot m'avoir dit que li était ici, et garçon pas vouloir montrer. Où donc est-il ?

ZERPHINE.

Caché là bas, et maîtresse ici. (Elle désigne les deux endroits où sont cachés Rosalie et Dorsin.)

GASTA.

Bon. Moi courir chercher monsieur Delbois ; et puis, nous partir tout'suite.

ZERPHINE.

Puis nous partis ?

GASTA.

Oui ; partir tous, et puis nous marier quand nous là-bas.

ZERPHINE.

Nous marier ?

GASTA.

Oui.

ZERPHINE.

Non.

GASTA.

Non ! Pourquoi donc ça ? Vous pas aimer moi ?

ZERPHINE.

Non : vous pas sage ; vous fait maîtresse ici.

GASTA.

Non, ma foi. Vous pas connais moi, si vous crois ça.

ZERPHINE.

Ben vrai ?

GASTA.

Ah ! ben vrai.

ZERPHINE.

Eh ben, moi verra ça.

ARIETTE et Duo.

Queu plaisir, ah ma Zerphine !
Queu plaisir moi vais avoir !
Ton p'tit nez, ta taille fine,
Aurait tout en mon pouvoir.
Là bas, dans caze gentille,
Moi caresser toi toujours ;
Nous bientôt avoir famille :
Ça redouble les amours.

Duo.

GASTA.

Dans pays à nous, moi plus de tristesse ;
Tout le jour danser ta, la, la, la, la.

ZERPHINE.

Tout le jour chanter ta, la, la, la, la.
Quand moi serai là, ma bonne maîtresse
Donner de l'argent, et t'affranchira.

GASTA.

Et m'affranchira ta, la, la, la, la.
De maître peut-être l'esprit reviendra.

ZERPHINE.

L'esprit reviendra ta, la, la, la, la.
Puis quand li là bas, li dans l'allégresse ;
Avec Rosalie il se mari'ra.

GASTA.

Il se mari'ra. (Ils dansent en chantant à la mode des Negres.)

GASTA.

Mais moi vais trouver maître, et chercher monsieur Delbois. (*Il sort.*)

SCENE VIII.

Dumont, Zerphine, Rosalie dans le cabinet.

DUMONT (à Zerphine.)

Faites venir votre maîtresse.

ZERPHINE.

Maîtresse, vous venir tout'suite, tout'suite.

ROSALIE (sortant du cabinet.)

Eh bien! mon cher hôte, quel parti dois-je prendre?

DUMONT.

Celui de la fuite, Madame, si vous ne voulez pas suivre la personne qui vous a conduit ici. On vient d'envoyer pour prendre vos malles, et vous devez partir pour Paris cette nuit même. Voyez ce que vous avez à faire.

ROSALIE.

Moi, suivre ce monstre! Moi, quitter Dorsin! Plutôt mourir.

ZERPHINE.

Vous, pas peur, Maîtresse. Gasta va venir prendre vous; vous partir tout'suite.

ROSALIE.

Gasta est ici?

ZERPHINE.

Oui: moi parler là tout-à-l'heure.

ROSALIE.

Mon pere est sans doute en cette ville. (à Dumont.) Ah, Monsieur, quel bonheur! Mais pourquoi Zer-

phine, ne m'avoir pas averti qu'il était ici ? Je lui aurais parlé, j'aurais pu savoir,...

ZERPHINE.

Pardon, maîtresse; pardon. Moi tant plaisir à voir Gasta; moi pas penser à dire à vous.

DUMONT.

Quel est ce Gasta ?

ROSALIE.

Un Negre de l'habitation de mon pere.

DUMONT.

Quoi ! ce Noir qui vient de sortir ?

ZERPHINE.

Oui, li même. C'est bon ami à moi.

DUMONT.

Il ne doit pas être loin. Si vous voulez lui parler, on enverra après lui.... Eh ! mais le voici.

SCENE IX.

GASTA, ZERPHINE, DUMONT, ROSALIE.

GASTA (accourant.)

Eh vîte ! Eh vîte ! M. Desprez y vient. (voyant Rosalie.) Ah ma bonne maîtresse ! (Il se jette aux genoux de Rosalie et lui baise la main.)

ROSALIE.

Mon pauvre Gasta ! dis-moi : Que fait mon pere? Où est-il ?

GASTA.

Moi peux pas dire à présent. Vous venir tout'suite

chez monsieur Delbois avec maître. Moi tout dire à vous en allant là.

ROSALIE.

Chez monsieur Delbois ? Quel bonheur !

DUMONT.

Vous le connaissez, madame ?

ROSALIE.

Non ; mais il était en correspondance avec nous. Mon pere m'en a toujours parlé comme de son meilleur ami.

DUMONT.

C'est un des plus riches négocians de cette ville. Il est notre voisin : sa maison est à deux pas d'ici.

Le Garçon d'auberge.

Notre maître, ce monsieur qui loge ici demande à vous parler. Il veut, dit-il, vous dédommager de l'embarras qu'il vous a causé ; il ne peut rester davantage ; il va partir à l'instant avec madame.

ROSALIE.

Dieux ! monsieur, sauvez-moi.

DUMONT.

Ne craignez rien, madame. Passez par cette porte. Vous trouverez un escalier dérobé, qui vous menera dehors, sans passer par la maison. J'y vais faire conduire monsieur Dorsin.

ROSALIE.

Comptez sur la plus vive réconnaissance.

DUMONT.

Allez, allez. (Au garçon.) Et vous dites à ce

monsieur

monsieur que je vais l'aller trouver. Souvenez-vous, si l'on vous le demande toutefois, que cette Dame est sortie depuis une heure au moins.

Le Garçon.

Ça suffit. (*Il sort.*)

DUMONT.

Ah ! la voilà partie. Ils ne font point de dépense chez moi; mais j'y gagnerai d'un autre côté. Cette Dame ne peut s'empêcher de me récompenser. D'ailleurs, il y a du plaisir à faire une bonne action, sur-tout quand il n'en coûte rien.... Mais voici ce Monsieur.

SCENE X.

DESPREZ, DUMONT.

DESPREZ.

Je croyais, monsieur, rester plus long-tems chez vous; mais des affaires indispensables me forcent de partir à l'instant. Je vous prie d'accepter ceci, (Il lui donne de l'argent.) en dédommagement de l'embarras que je vous ai causé.

DUMONT.

Monsieur, je vous remercie. Quand il vous plaira, ma maison est toujours à votre service.

DESPREZ.

Bien obligé. Faites-moi venir cette Dame et sa domestique.

DUMONT.

Elles sont sorties.

DESPREZ.

Elles sont sorties !

DUMONT.

Oui, monsieur. Depuis une heure environ, un Negre est venu leur parler : après un moment d'entretien, elles l'ont suivi, et m'ont paru sortir avec précipitation. J'ai demandé à cette Dame à quelle heure elle voulait être servie ; elle m'a répondu qu'il ne fallait pas l'attendre, qu'elle ne rentrerait pas de sitôt.

DESPREZ.

Ei vous l'avez laissé sortir ? malheureux !

DUMONT.

Mais ce n'est pas ma faute. Monsieur n'avait pas donné d'ordre pour les en empêcher.

DESPREZ (dans la plus grande fureur.)

O rage ! ô fureur ! Quoi ! après tant de soins, de peines, de tourmens, perdre en un moment le prix de six mois de constance. Non, non, je la trouverai, je me vengerai.

DUMONT (à part.)

Il aura beau chercher ; s'il la trouve, il sera bien fin.

SCENE XI.

DESPREZ (seul.)

ARIETTE.

Oui, oui ; dans ma fureur extrême,
Qu'elle redoute mon courroux.

Je ne suis plus maître moi-même
Des transports de mon cœur jaloux.
Oui, le desir de la vengeance
Succede au plus parfait amour :
C'est l'unique et seule espérance
Qui me reste en ce triste jour.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

(Le Théâtre représente l'appartement de M. Delbois.)

JULIE, ROSALIE.

JULIE.

Entrez, mademoiselle, M. Delbois ne peut tarder à revenir ; il sera enchanté de vous voir ; vous trouverez en lui un second pere.

ROSALIE.

Hélas ! malgré la contrainte de Gasta, son récit ne m'a que trop appris que le mien n'existe plus. J'ai tout perdu, si j'ai perdu mon pere.

JULIE.

Monsieur Delbois vous en servira. Vous l'auriez trouvé sans ce qni nous est arrivé ; mais la fuite de M. Dorsin a mis toute la maison en désordre. M. Delbois, dans la plus grande inquiétude, est sorti pour le chercher ; il va sûrement rentrer. Reposez-vous, en attendant : moi, je vais au-devant de lui, pour le prévenir de votre arrivée. (Elle sort.)

SCENE II.

ROSALIE (*seule.*)

ARIETTE.

De mes malheurs puis-je attendre la fin ?
Dois-je pleurer sur la cendre d'un pere ?
Puis-je espérer un jour que le destin
Me le rendra. Je n'ai plus sur la terre
Aucun appui. Je retrouve Dorsin,
Victime, hélas ! de son amour extrême.
Seule en ces lieux, mon malheur est certain :
Tout m'offre ici l'aspect de la mort même.
O dieu puissant ! je t'implore à genoux,
Rends-moi mon pere : à mon ame égarée
Offre Dorsin plus tranquille et plus doux.
Calme les maux dont je suis tourmentée ;
Ou, si tu veux m'accabler de tes coups,
D'un prompt trépas finis ma destinée.

Mais on vient : ciel ! je tremble....

SCENE III.

DELBOIS, ROSALIE, JULIE.

JULIE (à Delbois.)

La voilà. Modérez votre joie : un coup si inattendu pourrait lui être funeste.

DELBOIS.

Laissez-moi faire. (*Julie sort.*) (à Rosalie.) Je suis bien fâché, mademoiselle, de ne m'être pas trouvé ici pour vous recevoir, mais, inquiet sur le

sort de Dorsin, j'étais allé m'en informer, lorsque le hazard, ou plutôt le ciel vous a conduit dans ma maison.

ROSALIE.

C'est moi qui vous dois des excuses d'avoir osé m'introduire chez vous, sans votre permission ; mais, infortunée, poursuivie, sans appui, sans parens, j'ai cru devoir me servir du nom de mon pere, pour trouver un appui près de son meilleur ami.

DELBOIS.

Vous ne pouviez me faire un plus grand plaisir. J'espere, avant peu, vous faire oublier le chagrin qu'a du vous causer la perte du malheureux Derfort.

ROSALIE (vivement.)

Sa perte !... Que dites-vous, monsieur ?... Ah ! je n'en puis douter, mon pere n'est plus.... Je me meurs. (Elle tombe dans les bras de M. Delbois.)

DELBOIS, (avec la plus vive expression.)

Il existe, ma fille ; il est dans tes bras.

ROSALIE.

Vous ! mon pere ?

DELBOIS.

Oui, ton pere.

ROSALIE.

Dieux !

DELBOIS (vivement.)

Pardonne-moi, ma fille, de t'avoir tenue si long-tems éloignée de moi : n'en accuse que le destin cruel qui m'a privé de ta mere, en te donnant le

jour loin des climats que j'habitais. Donne-moi ton amitié ; la mienne est toute à toi... Tu dois pleurer, sans doute, le sort d'un oncle généreux et sensible ; mais le ciel, pour te consoler, te rend au pere le plus tendre.

ROSALIE.

Quoi ! Derfort ?...

DELBOIS.

Etait ton oncle... Il a fini ses jours en poursuivant ton ravisseur.... Mais tu détournes les yeux ; tu crains de me regarder. Serais-je assez malheureux pour ne pas t'inspirer les sentimens que tu me fais éprouver ?

ROSALIE, (pleurant.)

Ah mon pere ! mon pere !

DELBOIS.

Tu as des peines, des chagrins ; c'est maintenant dans le sein de ton pere que tu dois les déposer... Tu aimes Dorsin ; il est digne de toi : peut-être que ta présence lui rendra la raison. Espere ; je ne veux que ton bonheur.

ROSALIE.

Ah ! mon pere, Dorsin m'a vue ; il ne m'a pas reconnue.

DELBOIS.

Il te reconnaîtra, et nous serons tous heureux.

ARIETTE.

Oui, le bonheur à mes yeux se présente ;
Je le retrouve en tes embrassemens.
Je sens renaître, en mon ame contente,

Du vrai plaisir les doux pressentimens.
Je puis enfin jouir, dans ma vieillesse,
Du bien, hélas ! le plus cher à mon cœur.
Contre mon sein, ma fille, je te presse :
Est-il pour moi de plus parfait bonheur ?

ROSALIE.

Oui, c'en est un pour vous, mon pere, et votre fille le partage. Je suis donc enfin à l'abri des poursuites de mon cruel ravisseur !

SCENE IV.

Julie, Dorsin, Zerphine, Gasta, Rosalie, Delbois.

DORSIN, (l'air calme et tranquille.)

Elle est ici, dites-vous ? Mais cela n'est pas croyable : Rosalie dans ce pays ?

JULIE.

Oui, monsieur. (Montrant Rosalie.) Et la voilà.

ZERPHINE, (montrant Rosalie.)

Moi avec elle ici, monsieur Dorsin.

Rosalie, (à Dorsin avec expression.)

Dorsin !

DORSIN, (cherchant à se rappeler.)

Mais, en effet, je crois me ressouvenir... Attendez donc.... Vous êtes....

ZERPHINE.

Zerphine.

DORSIN

Oui; c'est vrai. Vous étiez avec Rosalie le jour qu'elle me fut enlevée.

GASTA.

Oui; et moi avec vous.

DORSIN.

Je t'avais chargé des détails de la fête.

GASTA.

Oui.

ZERPHINE.

Moi vais dire à vous tout; écoutez bien.... Vous avoir fait préparer grand festin.

GASTA.

Nous pas travailler; nous penser qu'à boire, chanter, danser.

DORSIN.

C'est vrai; mais qui donc a troublé cette fête?

GASTA.

Monsieur Desprez.

DORSIN (furieux.)

Attendez donc... Oui, c'est Desprez... Oui, c'est lui, je m'en souviens. Où est-il? ... qu'on l'amene, et que le plus affreux supplice....

GASTA, [voulant le retenir.]

Mon bon maître!... [à M. Delbois.] Li encore méchant.

DELBOIS [à Dorsin.]

Mon ami!

ROSALIE.

Mon cher Dorsin !

DORSIN.

ARIETTE.

Oui ; c'est bien lui, je m'en souviens ;
Mais c'est en vain que l'on m'arrête :
Le traître payera de sa tête
Ce noir complot... Oui, je reviens
A la fureur que ce perfide
A fait naître en mon triste cœur.
L'affreux désespoir qui me guide,
Me vengera d'un séducteur.
Je punirai ce téméraire :
Qu'on l'amene chargé de fers ;
Oui j'irai, pour me satisfaire,
Le chercher au fond des enfers.
Je trouverai ma Rosalie ;
Je l'aimerai, la chérirai.
Près de ma tendre et douce amie,
A chaque instant je lui dirai :
Je t'aime ; oui, toute ma vie,
Ce mot je le répéterai....
Mais je vois ce monstre farouche ;
Oui, c'est Desprez, il vient à nous.
Traître ! puisque rien ne te touche,
Succombe et péris sous mes coups.

(Dorsin veut saisir Gasta ; il tombe accablé dans ses bras.)

Trio.

Une sombre mélancolie
Succede à ses transports affreux.

ROSALIE.

O ciel ! je tremble pour sa vie.
Ah que son sort est malheureux !

Ensemble.

Elle tremble aussi pour sa vie :
Ah que son sort est malheureux !

DELBOIS.

Ma fille ! ma chere fille ! retiens tes pleurs, calme-toi.

ROSALIE.

Ah ! mon pere, c'en est fait; Dorsin est perdu pour toujours. (Dorsin se releve et regarde d'un œil égaré.) Dorsin ! mon cher Dorsin c'est Rosalie qui te parle. (Dorsin soupire et sort sans leur répondre, appuyé sur les bras de Zerphine et de Gasta.)

DELBOIS, (à Gasta et à Zerphine.)

Sur-tout ne le quittez pas.

SCENE V.

Julie, Delbois, Rosalie, François, Dumont.

FRANÇOIS (à M. Delbois.)

Monsieur, un homme est là bas, qui veut vous parler pour une affaire très-pressée.

DELBOIS.

Qu'il entre.

FRANÇOIS.

Entrez, monsieur. [Il sort.]

DUMONT.

Pardon, si je vous interromps; mais j'ai cru devoir avertir madame, que ce monsieur qui l'a conduite chez moi, sait qu'elle est dans votre maison. Il cherche à s'introduire chez vous, et veut tout entreprendre pour l'emmener cette nuit. Je le crois même à présent ici.

ROSALIE.

Dieux !

DELBOIS.

Ne crains rien, ma fille; je vais donner des ordres pour faire guetter autour de la maison; je veux même qu'on lui en facilite l'entrée : une fois ici, je le fais garder à vue; je porte plainte contre lui, et le livre ensuite entre les mains de la justice. [à Dumont, en lui donnant de l'argent.] Vous, acceptez ceci, en récompense du service que vous me rendez.

DUMONT.

Grand merci, monsieur. [A part, en s'en allant.] Je savais bien que je ne perdrais pas mes peines. Il y a du plaisir à rendre service à ce prix-là. [*Il sort.*]

SCENE VI.

Zerphine, et les Précédens.

ZERPHINE [accourant.]

Monsieur, monsieur ?

DELBOIS.

Eh bien ! qu'est-ce ?

ZERPHINE.

Monsieur Desprez.

DELBOIS [à Rosalie.]

Desprez !

ZERPHINE.

Oui ; moi trouver dans la cuisine li caché : li vouloir donner de l'argent à moi, pour que moi rien dire à vous ; moi pas voulu, moi crier, Gasta venir tout'suite, li arrêter monsieur Desprez avec François : eux conduisent ici.

DELBOIS.

Allez vîte, qu'on l'amene ; et sur-tout, qu'on ne le laisse pas échapper.

ZERPHINE.

Le voilà.

SCENE VII.

Desprez, Gasta, Delbois, Rosalie, Zerphine, Julie, François.

DESPREZ [à Gasta et à François qui veulent l'empêcher d'entrer.]

Laissez-moi, laissez-moi : je veux la voir, l'obtenir, ou mourir à ses pieds.

GASTA.

Vous pas entrer, moi dit à vous, moi veux pas.

DELBOIS.

Qu'on aille chercher main forte, et qu'on l'arrête.

DESPREZ [à Delbois.]

Un moment, monsieur, un moment : n'insultez

pas à mon malheur. Je puis avoir des torts envers vous, en m'introduisant furtivement dans votre maison ; mais lorsque vous apprendrez la cause qui m'a fait former un projet si hardi, j'espere que, loin d'en venir aux voies que vous voulez employer, vous finirez par me plaindre et me protéger.

DELBOIS.

Te protéger, malheureux ! te protéger pour t'aider à enlever ma fille ! Qu'on l'entraîne.

DESPREZ.

Quelle voix viens-je d'entendre ! quels traits ! Je n'en puis plus douter ; c'est lui, c'est mon pere. [Se jettant aux pieds de Delbois,] Ah mon pere !

Trio.

Son Pere !

DELBOIS.

Moi, votre pere ? Que dites-vous ? Ciel ! seriez-vous cet enfant malheureux, qui osa quitter la maison paternelle sans l'aveu de ses parens ?

DESPREZ.

Je le suis.

DELBOIS, [l'embrassant.]

Mon fils, mon cher fils !

DESPREZ.

Ah ! mon pere, puis-je espérer mon pardon ?

DELBOIS.

Je te retrouve, tout est pardonné.

DESPREZ.

Encore une grace, mon pere. Rosalie est en votre

puissance ; elle est belle, vertueuse : achevez de me rendre heureux ; unissez mon sort au sien, et croyez....

DELBOIS.

Que dis-tu, malheureux ? elle est ta sœur.

DESPREZ.

Ma sœur ! Rosalie, ma sœur ! Quel étrange événement ! Mais Derfort ?...

DELBOIS.

Etait son oncle.

ROSALIE.

Hélas ! il n'est plus ; ma fuite a causé son trépas.

DESPREZ.

Et c'est moi, c'est moi qui l'ai conduit au tombeau ! Ah mon pere ! ah ma sœur, combien je suis coupable !

DELBOIS.

Tu ne connais pas encore tous les maux que ton étourderie a fait naître.... Dorsin, le malheureux Dorsin....

DESPREZ.

Achevez, mon pere.

DELBOIS.

Atteint d'un mal cruel, son esprit est tout-à-fait égaré. Il sort maintenant d'une crise violente : quelques momens plutôt, tu l'aurais trouvé dans un état affreux.

DESPREZ.

Il est ici ! Dorsin est ici ? Je veux le voir ; je veux expirer à ses yeux de honte et de repentir.

GASTA.

Voici maître. (à Desprez.) Vous pas montrer. Maître à moi tue vous tout'suite.

DESPREZ.

Laissez-moi, je veux m'exposer à toute sa fureur.

DELBOIS.

Non ; il serait dangéreux de t'offrir à sa vue. Julie va te conduire dans ce cabinet, d'où tu pourras tout voir et tout entendre, sans être apperçu. Pendant ce tems, elle pourra te mettre au fait de tous les détails qui sont relatifs à cet évenement. (Julie et Desprez entrent dans le cabinet.) [*à Rosalie.*] Toi, ma fille, reste avec nous. Voici Dorsin ; il a l'air calme : il faut profiter de ce moment pour le rendre à lui-même, s'il est possible.

SCENE VIII, et derniere.

Delbois, Rosalie, Gasta, Dorsin, Zerphine, François, (Julie, Desprez dans le cabinet.)

DELBOIS, allant au-devant de Dorsin.

Ah vous voilà, mon cher dorsin ? Je suis charmé de vous voir ; j'allais passer chez vous. J'ai de grandes nouvelles à vous apprendre. Quelqu'un qui s'intéresse beaucoup à ce qui vous regarde, et qui vous touche infiniment, vient d'arriver de l'Amérique, et voudrait vous parler.

DORSIN.

Ah ! mon ami, dans l'état où je suis, puis-je voir

personne ? Le trouble de mes sens me permet-il de répondre aux questions qu'on peut me faire ?

DELBOIS.

La personne connait votre situation ; c'est une amie de Rosalie.

DORSIN, (vivement.)

De Rosalie, dites-vous ? ah ! voyons, voyons.

DELBOIS.

La voici.

DORSIN, (examinant Rosalie.)

Attendez donc.... Je me rappelle ; oui, je vous reconnois. C'est vous que je vis l'an dernier à Paris.

ROSALIE (à part.)

Il ne me reconnait pas. (à Dorsin) Vous vous trompez ; c'est à Saint-Domingue, chez M. Derfort, le pere de Rosalie.

DORSIN.

De Rosalie ! C'est vrai. Rosalie m'aimait alors.

ROSALIE.

Elle vous aime encore.

DORSIN.

Elle m'aime ?

ROSALIE.

Plus que jamais.

Trio.

ROSALIE.

Oui, la sensible Rosalie
Ne respire que pour Dorsin.

DORSIN.

DORSIN.

De cette douce et tendre amie
J'ignore quel est le destin.

ROSALIE.

Il est heureux, s'il est possible
Que Dorsin, malgré sa douleur,
D'un air plus calme et plus paisible,
La rassure sur son malheur.

DORSIN.

De votre voix sensible et tendre
Que j'aime les divins accens !
Ce que j'éprouve à vous entendre,
Porte le calme dans mes sens.
Ces traits....

DELBOIS.

Sont ceux de Rosalie.
Ne les reconnaissez-vous pas ?

DORSIN.

Non : de cette femme chérie
Mon esprit ne se remet pas.
J'aime à la voir ; elle rappelle
Un souvenir cher à mon cœur.
Comme Rosalie, elle est belle :
Que n'en a-t-elle aussi l'ardeur !

ROSALIE.

Cette ardeur qu'avait Rosalie,
Dans son ame existe toujours :
Elle ne s'est point ralentie ;
Elle est la même qu'en ces jours

Où le bonheur de notre vie
Etait fixé par les amours.

DORSIN.

D'où vient ce charme inconcevable
Que j'éprouve en vous écoutant ?

ROSALIE.

Sans doute, d'un bonheur durable
Il est le signe en cet instant.

DORSIN.

Puisse-t-il d'un bonheur durable
Etre le signe en cet instant !

Le Chœur.

Heureux, si d'un bonheur durable
Il est le signe en cet instant !

DORSIN, (à Rosalie)

Mais vous qui avez connu Rosalie, dites-moi, pourquoi m'a-t-elle trahi ?

ROSALIE.

Elle ne vous a point trahi, Rosalie n'a jamais cessé de vous aimer.

DORSIN.

Elle m'a quitté cependant. Pourquoi n'est-elle pas ici ?

DELBOIS.

Vous la voyez, c'est elle.

DORSIN.

Non, non, les traîtres me l'ont enlevée.

JULIE.

Elle vous est rendue. Desprez est ici.

DORSIN (furieux.)

Attendez.... Desprez, dites-vous, ce monstre est ici ?

DESPREZ.

(Sortant du cabinet et tombant aux pieds de Dorsin.)

Oui, le voilà, prêt d'expier par sa mort les maux qu'il vous a fait souffrir.

DORSIN, (voulant saisir Desprez.)

Ah traître ! il faut qu'à l'instant....

ROSALIE (se jettant entre son frere et Dorsin.)

Dorsin, il est mon frere !

DELBOIS.

C'est mon fils !

DORSIN.

Quelle voix viens-je d'entendre?.. Où suis-je?... Que vois-je?... (Appercevant Rosalie.) Dieu ! Rosalie ! ma chere Rosalie !

ROSALIE.

Mon cher Dorsin !... Il me reconnait : quel bonheur !

DORSIN.

Quel changement, grand Dieu ! Je revois Rosalie. (à Delbois.) Ah monsieur ! Ah Zerphine ! Mon cher Gasta !

GASTA.

Mon cher maître !

DORSIN.

Et par quel prodige Rosalie est-elle en ces lieux?

(montrant Desprez.) Pourquoi ce monstre s'offre-t-il à mes yeux ?

GASTA.

Vous pas colere, maître. Li plus méchant.

DESPREZ.

Laissez-le, laissez-le m'accabler de son courroux. Dorsin, prends ce fer, et venges-toi d'un malheureux que l'égarement allait rendre le plus affreux des hommes. S'il faut du sang, pour effacer un crime aussi grand, frappe ; je suis prêt à répandre tout le mien pour rendre le calme à ton esprit troublé.

DELBOIS.

Mon fils !

ROSALIE.

Dorsin, sois généreux... Il est mon frere.

DORSIN.

Son frere !

DELBOIS.

Il est mon fils.

DESPREZ.

Si mon repentir.....

DELBOIS (à Dorsin.)

Mon ami !

ROSALIE.

Mon cher Dorsin !

DORSIN (à Desprez, après un moment de silence.)

Relevez-vous, embrassez-moi, et soyez toujours mon ami. Je vous dois trop, pour qu'il reste en mon cœur le moindre ressentiment. Le retour de ma raison, je le sens, n'est dû qu'au desir que j'avais de me

venger de vous ; et le premier usage que j'en veux faire, est de vous rendre mon amitié, et de tout employer pour mériter la vôtre.

DESPRÉZ.

Vous l'avez entierement.

DORSIN.

Mais dites-moi, mes amis, comment se peut-il que Rosalie retrouve ici son pere ? Par quel prodige Desprez est-il son frere ? Pourquoi Derfort n'est-il pas parmi vous ?

DELBOIS.

On vous expliquera ce mystere dans un autre moment. Pour le présent, ne pensons qu'à faire dresser le contrat qui doit, pour toujours, vous unir à Rosalie.

GASTA.

Mon bon maître ! quelle joie moi avoir dans cœur?

DORSIN.

Pour prix de tes soins, je te rends libre.

GASTA.

Moi veux bien, moi libre ; moi pouvoir à présent marier avec ma petite Zerphine ; mais pas quitter vous, quoique ça.

ZERPHINE.

Ni moi pas quitter maîtresse.

ROSALIE.

Eh bien ! ils s'aiment ; unissons-les.

DORSIN.

De tout mon cœur,

ZERPHINE.

Toi content, pas vrai ?

GASTA.

Beaucoup. Maître à moi plus malheureux. Et toi ?

ZERPHINE.

Moi aussi. Maîtresse à moi plus chagrine.

GASTA (à Dorsin.)

Vous marier tout'suite, pas vrai, maître ?

DORSIN.

Mon sort dépend de Rosalie.

ROSALIE.

Le mien dépend de mon pere.

DELBOIS.

Il est vrai ; et je prétends vous le prouver en vous rendant heureux : Dès demain, vous serez unis.

GASTA (sautant de joie.)

Bon ! tant mieux !

COUPLETS ET FINALE.

GASTA.

Demain, petit dieu de Cythere
Va prendre caze en ce séjour.
Maître, à présent, plus rien à faire
Qu'à chanter, qu'à parler amour.
Demain, mam'selle Rosalie
De maître à nous fera bonheur :
Nous chanter, et toute la vie,
Nous tous partager son ardeur.

ZERPHINE.

Demain matin, bonne maîtresse
Avoir cœur palpitant tout plein :
Demain soir, cœur dans l'allégresse,
Maîtresse à nous tout mettre en train.
Pis coucher, pis fraîcheur de roses,
Quand maîtresse s'éveillera ;
Sur ses deux levres demi-closes,
Couleur de corail brillera.

DORSIN ET ROSALIE.

Serrons la chaîne qui nous lie ;
Faisons succéder aux malheurs,
La gaieté si long-tems bannie
De ce séjour et de nos cœurs.

GASTA.

Nous danser ; nous chanter sans cesse :
Maître à nous n'est plus malheureux.

ZERPHINE.

Moi, cœur tout rempli d'allégresse ;
Maîtresse à l'objet de ses vœux.

Le Chœur.

Serrons la chaîne qui nous lie ;
Faisons succéder aux malheurs,
La gaieté si long-tems bannie
De ce séjour et de nos cœurs.

FIN.

CESSION.

Je soussigné TOLMER, *dit* VALLIER, Propriétaire de l'ouvrage suivant, dont je suis Auteur, et ayant pour titre, *Rosalie et Dorsin, Comédie en trois actes, mêlée de chants et de musique*, cede et transporte au citoyen BRIGOT, Imprimeur-Libraire à Rheims, et ses ayant cause, et à toujours, ma propriété dans l'ouvrage ci-dessus, (me réservant seulement les droits d'Auteur pour les Représentations,) pour par lui et ses ayant cause en jouir en mon lieu et place, suivant les conventions faites entre nous, à Rheims, le 16 Germinal, an 8 de la République Française.

TOLMER VALLIER.

NOTA. *Ayant satisfait aux formalités prescrites par la Loi, je déclare que je poursuivrai devant les Tribunaux tout contrefacteur de cet ouvrage, dont les exemplaires porteront ma signature.*